

LA MARQUE D'HADÈS
Les Légions d'Hadès III

CENDRINE BERTANI

LA MARQUE D'HADÈS
Les Légions d'Hadès III

ROMAN

Ceci est une œuvre de fiction. Les situations et les personnages décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des événements, existant ou ayant existé, ne serait que pure coïncidence.

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. » (art.L.122-4)

Conception graphique et mise en page : Rive d'Or
Graphisme : Quentin Champlon

Copyright © Tous droits réservés 2023.
© Éditions Rive d'Or
Impression Bookelis (France)
ISBN : 979-10-359-9017-6

Remerciements

Cette saga a été l'objet d'un travail d'écriture et de réécriture ambitieux et approfondi : la première intrigue était en effet tout entière centrée dans l'Antiquité grecque, à l'époque de Périclès, et les Voyageurs du Temps sont apparus après cinq ans de maturation du projet, alors qu'une trilogie avait été bouclée.

Nouvel axe de lecture, conséquences multiples : une enquête s'est profilée, à Athènes, de nos jours, contre une secte qui cherche à faire resurgir les dieux du passé.

Qui est le Passeur ? Qui est l'Élu ? Et bien évidemment, qui est le Légionnaire ?

Il est conseillé de lire les tomes de la saga dans l'ordre.

Merci à tous ceux qui ont participé à la transformation de cette œuvre en thriller historique young adult, et qui se reconnaîtront.

Tout particulièrement, merci à Takis, sans qui la Grèce moderne n'aurait pas les mêmes couleurs.

Merci à tous ceux qui supportent mes manies d'écrivain et qui soutiennent mon travail, au quotidien.

Il ne faut jamais renoncer, mais peaufiner, améliorer, corriger, le cas échéant. Les personnes qui m'ont aidée à finaliser cette édition sont nombreuses. Je tiens à remercier tout

particulièrement Valérie, mon amie fidèle, et
Quentin, mon graphiste génial.

Récapitulatif des tomes 1 et 2

À Athènes, fin 2016, un enseignant d'archéologie, le professeur Nikopoulos, a été assassiné. Il détenait un grimoire dont les formules intéressent une secte, prônant l'avènement du mal.

Pour les flics du Tmima, le coupable est un tueur en série, accompagné d'un loup, qui a semé le chaos dans la ville. Officiellement, en tout cas. En creusant davantage, Georgia et Chrysostomis commencent à se demander s'ils ne luttent pas contre un démon.

D'ailleurs, le fils de Nikopoulos, Milos, a réussi à poursuivre l'enquête... dans le passé, à l'époque de la guerre du Péloponnèse. Un objet de culte, retrouvé au cours de fouilles archéologiques, a ouvert le portail du temps, et quatre étudiants (Graciella, Dorothee, Hans et Miguel) sont désormais piégés dans le monde antique de Périclès, au V^{ème} siècle avant J.-C.

Pour empêcher le Légionnaire de s'en prendre à l'Élu, les flics du Tmima tentent d'arrêter les Kopolis, la famille dont le patriarche est à la tête d'un parti politique extrémiste, vénérant le dieu des morts : Hadès. Zoulôn Kopolis n'a plus grand-chose d'humain : le leader n'est-il pas en train de devenir démon ?

Georgia et Chrysostomis paient cher le prix de leur intégrité, afin d'éviter le sacrifice ultime.

Un enfant, un proche, est menacé... L'Élu. Le rituel infernal peut-il être évité ?

La quête de vérité entraîne les Voyageurs du Temps à combattre des créatures de plus en plus redoutables. Les monstres mythologiques sont désormais réveillés.

Aurélia et Lukios ont offensé Hadès. Les vampires souhaitent s'allier aux Proscrits. Est-il encore temps de se révolter ?

Acronymes utilisés dans la saga

ASTYNOMIA : police grecque urbaine

DIAS : police à moto

EKAB : urgentistes

E.K.A.M : section antiterroriste

TMIMA : hôtel de police

Deux époques alternent :

HODIE : le présent

OLIM : le passé

Pour clarifier la narration, les parties se déroulant à notre époque sont en italiques.

Les Voyageurs du Temps remontent dans un passé mythologique, qui n'est pas tout à fait historique. C'est pourquoi cette période est appelée IN TEMPORE ARCI.

Cette œuvre reste une fiction dont l'inspiration est antique et mythologique. Pour les besoins de l'intrigue, l'auteur reconnaît avoir édifié un amphithéâtre à Athènes, alors qu'un tel lieu n'existait pas.

Un index des personnages figure en fin d'ouvrage, ainsi que des notes sur les éléments de la vie quotidienne dans l'Antiquité grecque.

PREMIÈRE PARTIE
Survivre

Olim¹ : automne 430 av. J.-C.

Dans la baie de Salamine, le navire syrien était amarré depuis huit jours. Les corsaires faisaient le ménage, pour balayer tous les miasmes de cette infection dont leurs esclaves avaient été porteurs.

Un grand nettoyage qui impliquait la purification de la carène et de la soutine, mais aussi le legs à Poséidon de tous les marins contaminés.

Parmi l'équipage, douze hommes avaient contracté le mal.

Prévisible. Tous n'étaient pas protégés pas la marque d'Hadès. Cette balafre verticale était invincible pour quiconque était simplement mortel.

Signe d'allégeance aux dieux infernaux. Abomination pour certains.

Leur salut venait des démons.

Cet odieux talisman protégeait Dakrus et Verrax, les deux amants malfaisants.

Verrax assumait le fait d'être un escroc. Assez doué, de surcroît. Il dupait ceux dont il croisait la route. Beaucoup avaient été ses marionnettes.

Des Athéniens spoliés de leurs biens. Des citoyens qu'il avait su provoquer, avant de leur intenter un procès en exigeant des dommages et intérêts. Des personnes âgées, trompées par cet agent polyvalent, qui trempait dans toutes les combines mais qui inspirait confiance.

Stephanos lui-même avait été berné par son client. Il l'avait défendu, malgré l'antipathie que

¹ Autrefois

le personnage lui inspirait.

Le jour où tout avait basculé, Verrax était dans son droit. Il avait fait en sorte d'être le plaignant et non l'accusé. Cela lui avait permis d'entrer en contact avec quelqu'un de l'entourage de Périclès.

Hadès avait voulu que Stephanos rencontre Dakrus. L'enchaînement des faits était connu désormais : signature entre eux d'un accord commercial afin d'approvisionner Athènes, alors en pleine famine ; transport de céréales, mais également d'une cargaison d'esclaves. Pas n'importe lesquels.

La voix ordonnait. Le Syrien obéissait.

Par amour, Dakrus avait obtenu que Verrax soit, lui aussi, immunisé. Tous deux ne pouvaient pas contracter le typhus.

Les pirates avaient introduit la peste dans Athènes, condamnant leurs proches, et une partie de leurs amis. Moribonds, sacrifiés.

Les choix des alliés d'Hadès avaient des conséquences. Inéluctables.

*

*

*

In tempore arci ²

Leur incapacité à se repérer, jusqu'à ce qu'ils parviennent devant les contreforts du Parnasse, avait failli totalement les égarer.

² Dans la temporalité des Voyageurs du Temps.

Désorientés, ils avaient cru s'être perdus.

Pour Dorothee, la jolie étudiante française, ce qui s'était déroulé ces derniers mois s'apparentait à un cauchemar. Tout avait débuté comme un rêve fugace.

Elle avait quitté Lyon, sa famille et ses amis d'enfance pour s'installer à Athènes, au sein du dispositif Erasmus, avait fait la rencontre de ses colocataires. Elle était tombée sous le charme de Miguel, un grand métis madrilène. Ils s'aimaient.

Et puis le père de Milos avait été assassiné et tout avait basculé. Au sens propre comme au sens figuré.

Ils s'étaient réveillés dans une autre temporalité. C'était le passé, ils l'avaient compris bien sûr ; ils étudiaient l'archéologie ! L'Antiquité était leur tasse de thé.

La confrontation avec les Grecs d'autrefois, sales, affamés, avait été un véritable choc. La foule était défiante envers leur groupe, dont la mixité choquait.

Il y avait eu les privations, le manque de repères.

La guerre. L'obscurité ; pas d'électricité.

Peu de vivres. Une mentalité archaïque, il fallait s'en douter.

Les jeunes gens s'étaient aventurés hors d'Athènes, sur les traces d'un couple étrange. Dorothee était persuadée que l'homme aux yeux de loup n'était pas vraiment humain.

C'était comme un conte : angoissant, déroutant.

Une quête s'était imposée ; il fallait rattraper une servante, en possession d'un de leurs précieux bracelets.

Cet attribut leur avait permis de voyager jusque dans ces temps reculés.

Sans le bijou sacré, pas de retour possible. Or, un des laissez-passer leur manquait.

Athènes agonisait. Périclès était-il un sage ou un vieux fou dont la cupidité avait failli les condamner ?

Les ravages du typhus les dispenseraient d'avoir à se prononcer.

Bruissement lugubre. Les doigts squelettiques des arbres se refermaient pour emprisonner le ciel, dans cette forêt de hêtres et de chênes aux troncs noueux. Serres végétales, les racines et les broussailles leur attrapaient les chevilles et rendaient leur progression laborieuse.

Ils trébuchaient ; les épines griffaient, les brindilles cassaient sous leurs pas ; sursauts anxiogènes. Un ennemi en serait peut-être alerté.

Depuis longtemps, les sandales ne protégeaient plus leurs pieds en sang, couverts d'ampoules, lacérés par les ronces.

Au crépuscule, les arbres semblaient menaçants. Monde effrayant, ombres terrifiantes, oiseaux au cri strident. Des silhouettes jouaient à cache-cache.

Hans, Miguel, Gracy et elle-même survivaient.

Il avait fallu se battre contre des Corinthiens.

Tuer. Ne pas désespérer. Croire qu'ils pourraient retrouver Milos et, un jour, rentrer.

Ces bois l'effrayaient, mais ils les dissimulaient aussi. Équilibre précaire. Parfois, le danger l'emportait.

Dorothée hurla quand la chose lui frôla la tempe droite en une petite déflagration. Elle porta la main à sa tête. Le cartilage de son oreille saignait, comme si le fil d'une lame avait entaillé l'appendice.

Il faisait si sombre qu'elle eut du mal à distinguer ce qui l'avait éraflée. La brûlure la picotait, mais la douleur était modérée.

À cause de l'appréhension, son souffle devint saccadé. À quoi avaient-ils affaire, cette fois-ci ?

Animal ? Adversaire ? Démon ?

Une forme mouvante se déplaça sous la canopée, qui prolongeait les branches basses comme autant de tentacules, descendant tel des stalactites. Un escadron de bestioles griffues, suspendues par les pattes. Têtes velues, dents tranchantes, ailes filandreuses.

Dans un vent de panique, l'essaim se débattit, se divisa comme s'il éclatait en un tourbillon de cendres.

— Des chauves-souris, berk ! comprit Graciella.

— Tu as vu leur taille ! commenta Hans.

— Cassons-nous ! ajouta Miguel tout en essayant de protéger Dorothée en faisant rempart de son corps, alors que les bestioles virevoltaient

autour de la jeune fille.

Caresses glacées, coups cinglants et toucher rappelant le velours du baiser d'une araignée.

Hans, le plus bodybuildé des deux garçons, un véritable colosse blond, sortit sa lanière de fouet. Il en fit claquer le cuir, à la manière d'un lasso. Moulinets dans l'air vicié.

La colonie de chauves-souris, désorganisée, battit en retraite dans un concert de couinements stridulants.

Son rythme cardiaque emballé, Dorothée sentit de gros sanglots libérateurs monter dans sa gorge. Elle les étouffa pourtant ; les étudiants n'étaient pas à l'abri d'une phalange ennemie.

Il n'y avait pas que la faune dont il fallait se méfier, et toutes les créatures inconnues ne se limitaient pas aux dryades et nymphes de leurs manuels de mythologie.

Elle avait cru en voir, des hybrides, des démons.

Pour le moment, les autres n'étaient pas prêts à entendre sa version des faits : la forêt abritait autre chose que des insectes, mammifères ou nuisibles.

Fatigue et déshydratation l'avaient peut-être rendue folle. Quand ils avaient trouvé le cours d'eau, localisé grâce à son clapotis salvateur, cela avait été un tel soulagement.

Pas étonnant que la vie grouille sur les berges du ruisseau envahi de fougères et de têtards.

C'était Dorothée qui avait entraperçu les étranges poissons, recouverts de poils et non

d'écaillés. Mutations ? Les autres s'étaient moqués. Sans doute s'agissait-il de « monstres » aux vibrisses étonnantes. Ils n'avaient pu les attraper. Les auraient-ils mangés ?

Elle était plus crédule, peut-être. Ou bien davantage ouverte d'esprit. Prédisposée, comme Hans face à la violence, ou Graciella lorsqu'il s'agissait de stratégie et de persuasion.

En somme, Dorothée attirait les chauves-souris géantes. Et le reste. Parce qu'elle y croyait.

— Ça va aller, ma chérie ? s'enquit Miguel, soucieux, en tapotant avec un peu d'eau les coupures que Dorothée présentait au visage et à l'oreille.

Grimace. La rouquine acquiesça. Sourit.

Elle était passionnée. Tout lui inspirait crainte et émerveillement. Comme son homologue américaine, Dorothy, dans *Le magicien d'Oz*, le récit pour enfants que sa mère lui lisait autrefois.

Leur vie devenait littérature. Ou rêve éveillé. C'était étrange. Une force irrationnelle les avait entraînés ici. L'Arche s'était ouverte. Ils avaient plongé dans l'abîme.

Voyage dans le temps, au cœur du siècle de Périclès. La magie existait.

Faire le point. Se raccrocher à ce qui était concret.

Le typhus, cette peste infâme, les avait chassés d'Athènes.

Miguel avait toujours son téléphone portable,

inutile, puisque que le réseau n'avait pas encore été créé.

Leurs bracelets pourraient les ramener à leur époque, s'ils faisaient attention de ne pas les perdre. À cet effet, ils s'endormaient avec le cordon de cuir, en forme de serpent, noué au poignet, mais Hans avait été dépouillé du sien.

Il fallait monter à Delphes, afin de s'en procurer un nouveau. Là où le père de Milos, l'archéologue Nikopoulos, les avait trouvés.

Même s'il était pénible d'avancer, rebrousser chemin n'était plus possible. Le pire avait été de franchir les plaines.

L'émotion retomba. Il faisait plus frais. Les garçons partirent chasser et les filles allumèrent un feu.

Ce fut une exclamation pleine d'entrain qui jaillit au retour des chasseurs : ils avaient eu de la chance.

Hans déposa un lièvre aux pieds des filles. Graciella le soupesa, avec des petits hoquets de joie. Il était lourd. Elle siffla :

— Belle bête. Vous vous chargez de le dépecer, les garçons ? Nous, on s'occupe de l'accommoder. J'ai repéré des champignons. J'étais en train d'en parler à Dorothée. Tu m'accompagnes, Dothy ?

Miguel fit la grimace. Il avait espéré passer toute la soirée avec sa girlfriend, au lieu de cuisiner.

Hans embrassa Graciella sur la bouche. Baiser sonore.

— Juste répartition des tâches, prononça-t-il avec son accent germanique. À plus tard les filles. Ne vous éloignez pas. On sait que les lanières du fouet sacré sont censées nous protéger, mais ne tentons pas le diable.

— On sera prudentes, promis. On se méfiera des ombres, et on fera le moins de bruit possible.

— Tu arriveras à te taire, Gracy ? plaisanta son petit ami.

La belle Italienne, douée pour prendre des décisions de groupe, lui adressa une moue de dédain.

— Attention de ne pas vous planter, avertit Miguel. Tout ne se mange pas...

— T'inquiète... Le faisceau de l'Acharnien nous protégera si je confonds chanterelles, rosés des prés et amanites vénéneuses, avança Graciella, en repoussant sa frange.

Ses cheveux étaient devenus très longs. Elle pouvait désormais passer une mèche derrière son oreille ; dès qu'elle trouvait du lierre, aux lianes assez souples, elle empruntait la petite hache des garçons pour en tailler des longueurs qu'elle nouait afin d'obtenir des élastiques capillaires.

Dorothée, elle, avait une chevelure raide, qui descendait bas dans son dos. Inutile de la démêler. Elle pouvait la nouer en tresse. Cela lui donnait un air sage et discipliné.

— J'espère que tu as raison. Ne cherchons pas d'autres ennuis.

— Les dieux veillent sur nous, affirma Graciella avec conviction.

La cueillette fut généreuse et le repas royal.

Le soulagement se lisait sur les traits des amis, maculés de poussière, évoluant en mode survie depuis des semaines.

Une fois les besoins vitaux assouvis, l'itinéraire restait à définir.

— Par où passer pour rejoindre Delphes ? formula Hans. Je n'en peux plus de ces bois, de cette course à l'aveuglette vers le nord-ouest. Qu'a-t-on comme repère ?

Les deux couples étaient assis autour de leur feu de camp.

Dorothée et Miguel se tenaient par la main et ils sursautèrent lorsque Gracy prit la parole pour proposer :

— Trouvons la vallée du Pleistus.

Sa voix était basse, grave. Comme possédée.

— De quoi parles-tu ? s'étonna Dorothée.

— Suivons la rivière de Castalie. On prétend qu'elle mène à une nymphe, gardienne de la montagne.

— Mais l'histoire de cette source est une légende, protesta Miguel.

Graciella s'ébroua.

— Le site existe probablement. Est-ce que son eau donne le pouvoir de prédire l'avenir ? Je n'en sais rien, mais il y a une cascade, certainement. Les mythes ont toujours une part de vérité. D'après son tracé, je crois que nous pouvons remonter le cours d'eau jusqu'au Pleistus. Il

appartient au massif montagneux où a été construit le sanctuaire de Delphes.

— Peut-être, rétorqua Hans. Imaginons que ce soit faisable, admettons que nous le fassions, il restera à gravir toute la roche naturelle qui encercle le site. Comment on l'appelait, déjà, quand on étudiait le plan du site, à l'université ?

— Les Phaedriades, compléta Miguel, dont la mémoire était excellente. Je m'en souviens parce que ce mot ressemble aux dryades, les divinités des bois.

— Tu m'étonneras toujours, lui glissa Dorothée à l'oreille, conquise.

— Bref, on peut remonter la rivière, qui deviendra un ruisseau, puis un simple filet d'eau, jusqu'à sa source, où on se préparera à gravir les Phaedriades : fin de notre parcours, résuma Graciella.

— Et tu espères trouver la boutique qui vend les bracelets magiques de Python à l'arrivée ? se moqua Hans. C'est bien ça ?

L'Italienne lui tira la langue.

— Je doute qu'il existe déjà des commerces de souvenirs à cette époque, répliqua Dorothée sans percevoir le sarcasme. Mais on peut tenter de trouver la Pythie pour lui demander qui a tué le père de Milos.

— Et si on boit un peu d'eau de cette source, on saura si on doit finir notre vie ensemble, toi et moi, ajouta Miguel.

Gênée, mais ravie, Dorothée rougit et elle se détourna afin d'éviter que ses camarades ne s'en

aperçoivent.

— Moi ça me va, reprit Graciella. Dommage qu'on n'ait pas des ailes, comme Icare.

— Ou qu'une tornade ne nous emporte pas directement là-bas, comme chez le magicien d'Oz, ajouta Dorothée.

Elle sentit que les autres la regardaient de manière singulière. Même quand le groupe plaisantait et qu'elle formulait une vanne à son tour, la jeune Française avait l'impression de tomber à côté.

Mi-figue, mi-raisin, elle se dit qu'elle devrait arrêter de faire des références à des contes de fées.

La nuit était étoilée. Le feu s'éteignit. Une décision commune avait été trouvée. Les jeunes gens suivraient la rivière, encaissée entre les monts, jusqu'au pied du site, puis ils rejoindraient le sanctuaire, assis sur la falaise, surplombant la vallée, entre le Parnasse et le Cirphis.

Ils prirent un temps de repos. Le sommeil leur serait-il profitable ?

Lorsque les plumes effleurèrent sa joue, Dorothée tressaillit. Elle tourna la tête. Son nez se retroussa, elle inspira par petits à coups et éternua.

Sans être allergique, sa peau était très sensible. Surtout depuis que les chauves-souris l'avaient griffée.

La jeune fille leva instinctivement la main pour se gratter la pommette.

La chatouille reprit et Dorothée finit par ouvrir les paupières.

Ce qu'elle vit la laissa sans voix, émerveillée.

***Hodie³ : Athènes ; mardi 5 septembre 2017,
fin de matinée***

— Où étais-tu, Georgia ? voulut savoir Manolis Niagas, lorsque l'inspectrice jeta les clés de la Xantia sur son bureau, au Tmima⁴.

— J'ai déposé mon mari au département de médecine légale.

— Ah ? En définitive, pour Eugène, hier... ça a été ?

— Pour lui, oui. Je n'en dirai pas autant au sujet d'Olga, la femme qui l'a remplacé. La situation a été un peu tendue, à la morgue. Enfin, je lui ai transmis votre message. Ce qui est fait est fait.

— Merci Gigi. Bon. On a besoin de toi, ici. On vient de faire une découverte macabre. Je te préviens, ce n'est pas joli-joli.

— Patron, je suis prête.

La voix de Georgia était déterminée. Sous ses cheveux courts, à la coupe militaire, ses yeux traduisaient une vivacité d'esprit retrouvée.

Sensation de vivre en sursis.

Urgence.

Georgia n'oubliait pas ce que lui avait confié Olga : Eugène allait peut-être faire un rejet de ce

³ De nos jours.

⁴ Le Tmima est le commissariat (voir les acronymes au début du roman).

cœur artificiel qu'on lui avait implanté ; aussi l'avait-elle accompagné jusqu'à son laboratoire, inquiète pour sa santé.

Elle n'avait pas vu son compagnon déjeuner et se préparer. Il semblait être levé depuis l'aube. Mais Eugène lui avait indiqué qu'elle pouvait partir travailler tranquille.

L'inspectrice allait être de nouveau sur le terrain. D'aplomb.

— Alors voilà. Il y a eu un double homicide. Ça fait deux jours, énonça Manolis.

Georgia le savait ; Chrys avait lâché le morceau. Mais elle fit comme si elle l'apprenait et réagit aussitôt vivement :

— Patron ! Mais pourquoi ne m'a-t-on rien dit ? On aurait pu travailler sur ce cas depuis des heures.

— Ne t'en fais pas, la piste est toute chaude. On suspecte un homme, possédant un chien, qui traînait sur les lieux. Il va nous expliquer ce qui l'a poussé à tuer deux amoureux. Des fiancés.

— Quelle tristesse : décéder au tout début d'une relation sérieuse, quand tout va encore bien.

— Ce n'est pas plus mal, que le couple n'ait pas encore eu d'enfant. On évite de se retrouver avec un orphelin. Sinon, il y aurait eu une troisième victime, collatérale.

Georgia observa Manolis Niagas. Le capitaine était sérieux, objectif.

— Vous allez obtenir des aveux de ce SDF qu'on vient d'arrêter. C'est mieux de reprendre le

boulot avec une enquête des plus simples, sans se mêler de politique. Tu vas rire, Gigi, mais Chrysostomis et Kostas ont tout de même élaboré un scénario qui impliquerait les Kopolis.

— Et le fait que ce jeune couple ait été presque démembré ? Il manque leurs bras, non ? évoqua Georgia. C'est vraiment sans rapport avec les attaques du Loup, patron ?

Silence de Manolis Niagas. Ainsi, quelqu'un n'avait pas su se taire et Gigi avait glané quelques informations. Ennuagé de ne pas trouver de bonnes explications, il fit celui qui n'avait aucune objection à émettre.

On avait bien fouillé le parc, sans réussir à mettre la main sur les membres amputés. Pour ses enquêteurs, les trophées avaient été conservés par le tueur. De son point de vue, le chien devait les avoir enterrés. Tel un os.

Gigi cogita.

Un prédateur attaquait ses victimes, tel un animal sauvage. Depuis un an, plusieurs cadavres avaient été retrouvés exsangues, mordus à la gorge, comme si un vampire s'était acharné sur eux.

Leur enquête les avait conduits sur la trace d'une secte dont les adeptes se prenaient pour des démons. Des buveurs de sang.

Enyo Kopolis, fils du leader d'extrême-droite, était mouillé jusqu'au cou dans cette organisation occulte.

Georgia comprenait pourquoi ses collègues ne lâchaient pas l'affaire. Chaque mort suspecte

possédant un aspect sacrificiel pouvait être imputée aux Kopolis. Enyo ne s'arrêterait pas avant d'avoir réalisé son projet complet. Mais en quoi consistait-il ?

C'était ce qu'il fallait élucider.

***Hodie : environs de Kalampaka, vallée
du Péné, Thessalie ;***

Début septembre 2017

Il s'ennuyait. Il était loin de ses copains.

Il avait l'impression d'être puni. Mais pourquoi ?

Qu'avait-il fait pour qu'on lui demande de partir précipitamment, de quitter Athènes et son école ?

Du jour au lendemain, on lui avait imposé de changer ses habitudes, de se terrer dans les Météores, dans ces monastères « accrochés au ciel ».

Ces flèches de grès étaient visibles depuis le village de Kastraki, où le taxi les avait déposés. Stephen avait observé les rochers, surplombés par des bâtiments de pierre qui se fondaient dans le décor, et avait songé qu'on devait avoir le vertige, du haut de ces tours de prière.

Agios Nikolaos était perché tout en haut de la falaise grise, isolé du monde, accessible seulement par une nacelle, hissée grâce à une poulie, au moyen d'une corde d'un autre temps. Stephen en avait tremblé d'effroi. Les autres monastères étaient accessibles au public, depuis 1920, par des escaliers taillés dans la roche, mais pas celui-ci, oublié de tous. Seuls quatre moines y vivaient.

Il avait fallu accepter d'être hissé, mètre après mètre, jusqu'au ponton construit au-dessus du vide, où l'on débarquait les vivres que les clercs

plaçaient dans un panier, une fois par mois, afin d'approvisionner leurs prieurs.

Stephen aurait préféré y être déposé par hélicoptère, comme il avait vu un jour un milliardaire le faire, s'offrant trois jours de retraite avant la Pâques orthodoxe. C'était dans un reportage télévisé, deux ans plus tôt, qu'il avait eu le droit de regarder : on y suivait le parcours de quelques personnalités en train de pratiquer le Carême. Ce richissime homme d'affaires devait avoir des choses à se reprocher pour tenter de purifier son âme en se privant de chocolat.

Pour Stephen, se passer de barres chocolatées ou de lait concentré était un calvaire. Et sur ce rocher, les repas étaient trop tristes. Aucune sucrerie. Pas de variété. Le gamin en avait assez de manger de la soupe avec les frères.

Il était le seul enfant. Le silence régnait et il ne pouvait pas se plaindre. Son père, d'un sourcil froncé, le lui rappelait, lorsqu'il s'apprêtait à se confier.

Stephen épiait le ciel.

Il n'avait que cela à faire, ainsi qu'étudier, car son père l'obligeait à apprendre les leçons du Dimotiko Scholeio. Il s'apprêtait à effectuer sa dernière année avant de passer au Gymnasio, pour ses douze ans. Ce n'était pas qu'apprendre les maths et maîtriser la langue grecque lui pose problème, mais sans ses copains de classe, c'était un peu triste. À l'école, on trouvait toujours quelque chose dont on pouvait rire, et il y avait les récréés. La tâche, lorsqu'on était seul, était plus

pesante, car elle offrait moins d'occasions de s'amuser.

Quand il ne travaillait pas ses cours, il rêvait. Et le reste du temps, il scrutait l'horizon, perché sur son rocher colossal.

Il se rappelait avoir lu qu'un peuple mythique, autrefois, avait érigé ces pierres pour effrayer ses adversaires. Les Lapithes devaient avoir une force de Titan.

Stephen se sentait bien petit, au sein d'un site aussi grand. Il semblait ridicule de penser qu'il puisse être important aux yeux de quelqu'un qui verrait en lui une menace. Comment une fourmi pourrait-elle faire tomber un géant ?

Et le garçon avait beau s'user les yeux à observer le ciel immaculé, il n'avait jamais vu d'hélico débarquer.

Sa mère n'avait pas eu le droit de se rendre au monastère. Aucune femme n'était admise en ces lieux.

Stephen et Gilles y occupaient une chambre qui ressemblait à une cellule de prison, sobre, dépouillée.

Le garçon avait seulement pu emporter un poster de son acteur préféré, Toufik Kouloum, et un jouet : une miniature de voiture de course. Lorsqu'ils avaient fui la ville, sa mère l'avait étouffé de baisers et son père lui avait demandé d'être courageux.

Le Loup allait les traquer.

C'était la prophétie.

Les parents de Stephen ne voulaient à aucun prix la laisser se réaliser.

Où était sa maman, aujourd'hui ? L'enfant savait seulement que Béatrix s'était rendue chez sa sœur, en Crète, mais aucune communication n'était possible, et Stephen n'avait plus de nouvelles de sa mère depuis qu'elle avait atterri à Cnossos.

Gilles avait attendu que sa femme soit en sécurité avant de poser le pied dans la nacelle qui s'était élevée dans le ciel, toujours plus haut, vers le monastère.

Olim : Temple du Parnès ; automne 430 av. J.-C.

Le mont culminait à 1 400 mètres. Ce promontoire, qui surplombait la capitale, était un véritable poumon vert : la forêt de sapins de Céphalonie oxygénait l'air, le débarrassant des derniers germes de la maladie que les voyageurs avaient véhiculés sans le vouloir.

Dilepsa, en tant que mortelle, aurait pu être infectée, mais le mal ne l'avait pas touchée, peut-être parce qu'elle était destinée au sacrifice.

Quant aux autres, plus rien ne les atteignait.

Les sapins embaumaient. L'odeur de résine, terreuse, boisée, faisait vibrer la lionne qui se cachait en Aurélia⁵. La jeune femme ne lui avait pas donné l'occasion de se manifester souvent lors leur cavalcade. La lionne s'était repue de sang à chaque combat contre les ennemis spartiates. Elle était ensuite restée profondément tapie.

Elle composait l'inhumanité d'Aurélia.

La fille au masque avait décidé de se faire passer pour l'un des pèlerins qui gravissaient la forêt jusqu'au sanctuaire de Zeus.

La Légionnaire échangea sa cuirasse de

⁵ Personnage central du tome 2 des *Légions d'Hadès*, Aurélia (Lia) est une jeune fille de 16 ans qui s'est damnée, à l'époque de Périclès, pour revenir sauver son frère Alexos. Aurélia était entre la vie et la mort, empoisonnée, lorsque le Dieu des Enfers lui permit de poursuivre son existence sous une apparence de vampire : mi-humaine, mi-lionne. La jeune fille se révolta lorsqu'elle comprit que sa tâche impliquait qu'elle massacrait des innocents.

guerrière contre un voile de suppliante et une robe écrue. Lukios⁶ alla piller une boutique au pied du Parnès où on trouvait statuettes votives, couronnes à offrir à la divinité, et suppliques pré-écrites, à transmettre au prêtre avec une offrande afin que les vœux soient exaucés.

Le jeune homme observa Aurélia qui dissimulait son armure dans sa besace, dans l'intention de s'en servir plus tard. Il la laissa faire. Cela ne le dérangeait pas. Qu'elle se montre pugnace était une bonne chose.

On penserait qu'ils fuyaient la peste, qu'ils voulaient prier pour Athènes.

Qu'ils étaient trois jeunes gens normaux, libres d'agir comme bon leur semblait. Sans comptes à rendre à quiconque.

Ils n'étaient pas inoffensifs ni pacifiques, mais qui s'en douterait ? Les Légionnaires d'Hadès semaient la mort partout où ils passaient.

Lui-même tentait de se persuader qu'un choix était encore possible. Tuer ou épargner Dilepsa ?

Satisfaire Zeus... ou Hadès ?

Quelles seraient les conséquences de ce choix ?

Le mont Parnès était une forêt, un sanctuaire, mais c'était surtout une frontière. Une limite entre l'Attique et la Béotie.

Entre le domaine de Lukios et le territoire attribué à son ancien instructeur, au nord. Venir en armes pourrait passer pour une provocation.

⁶ Lukios est l'instructeur d'Aurélia. C'est un vampire mi-homme, mi-loup, qui la maintient sous son emprise depuis qu'il lui a donné le baiser de la damnation.

Il faudrait parlementer. Se montrer à la fois respectueux, humble, et convaincant. Lukios connaissait Ladorios. En aucun cas, il ne fallait s'en faire un adversaire.

Leur voisin défendrait chèrement son propre terrain. Aucun vampire n'avait le droit de marcher sur les terres de ses congénères. Chacun évoluait en solitaire.

*

* *

Alexos trébuchait souvent. Ses orteils commençaient à lui faire mal à force d'être égratignés par des brindilles, irrités par de mauvaises herbes piquantes et coupés par les arêtes saillantes des cailloux.

Le garçon aurait pu regarder où il marchait, cela lui aurait évité d'abîmer ses sandales et de blesser ses pieds, mais Alexos, du haut de ses seize ans, était déterminé à ne pas baisser la tête.

Ce n'était pas de la fierté. Bien qu'il soit fils d'intendant, de condition libre, et qu'il ait échappé à l'épidémie, il ne fallait pas y voir de l'orgueil.

Si Alexos levait les yeux au ciel, en maudissant sa tignasse de lui cacher la vue de temps à autre, c'était parce que le jeune homme suivait l'oiseau, porteur du ruban doré, qui le conduisait à Dilepsa.

Sa promise. Sa fiancée.

Chloè était étonnante. La fille de Périclès portait sa grossesse comme un trésor, et Héra devait lui donner de la force, car jamais elle ne se plaignait. Elle avait même retrouvé des couleurs lors de cette longue marche au bord du Céphise.

Les rescapés avaient choisi d'avancer de quelques stades au matin et en fin de journée, évitant le zénith et la période nocturne. À ces moments-là, Alix croyait souvent entendre un grognement d'animal sauvage et se pelotonnait contre le torse rassurant de Brutol. Alexos aurait juré, lui aussi, entendre parfois un loup rôder.

Ou bien un fauve, comme celui qui avait égorgé le vieux sadique qui avait voulu l'agresser, il y avait quelque mois, à Athènes.

Longtemps, il s'était demandé comment cela avait pu se produire. Avait-on ouvert les cages des lions à l'amphithéâtre⁷ ? Ne pouvait-on plus nourrir les fauves, en période de famine ?

Inconscience ! Les bêtes allaient chasser pour se repaître de chair humaine !

Était-ce une tentative pour décimer la population, alors qu'on ne trouvait plus de céréales à un prix décent ?

Les bêtes sauvages n'étaient pas toutes à Athènes.

Alexos n'en souffla pas mot. Inutile d'effrayer les femmes. Ils étaient armés.

⁷ Dans cette antiquité fictive, et pour les besoins de l'intrigue, l'auteur a placé un amphithéâtre à Athènes, équivalent du Colisée à Rome. Les arènes de la sorte ne seront bâties que cinq cent ans plus tard.

Les campements spartiates avaient été désertés. Chloè s'en étonnait. Pourquoi les ennemis auraient-ils fui, au lieu de profiter qu'Athènes soit à genoux ?

La future mère avait emporté avec elle des couronnes de feuilles de chêne et de chrysanthèmes tressés, pour faire croire qu'ils étaient des pèlerins. En supposant qu'un parjure puisse encore respecter les suppliants.

Les Spartiates avaient rompu le traité de la Ligue, l'alliance du continent contre les Perses. Femmes et enfants avaient été massacrés dans la chôra⁸. C'est pourquoi son père avait offert l'asile, derrière les Longs Murs, aux habitants de la campagne avoisinant Athènes.

Périclès avait cru faire preuve de charité, mais l'asile s'était révélé être un mouvoir, une zone contaminée.

Le stratège avait toujours été bon pour le peuple et ambitieux pour sa ville. Comme un commandant de bord, il n'aurait jamais supporté de laisser le bateau couler sans mourir noyé avec son équipage.

Il avait contracté le mal. Périclès partageait le sort de sa ville.

Chloè le pleurait tous les soirs. Qu'en était-il de son mari ?

Le matin la trouvait les yeux secs, prête à

⁸ La chôra est le nom donné à la campagne avoisinant Athènes. La cité est reliée à son port, le Pirée, par une fortification appelée Les Longs Murs. Durant la guerre du Péloponnèse, les Athéniens furent attaqués par les armées venues de Corinthe et de Sparte.

marcher jusqu'à la frontière, jusqu'au temple où les dieux la prendraient peut-être en pitié, au point de faire cesser l'épidémie.

Puissent-ils sauver son enfant à naître.

— Brutol ? Tu dors ? demanda Alix, terrifiée par le vacarme nocturne des oiseaux, des grillons, des animaux des bois et de l'inconnu.

Pour l'esclave citadine, tout paraissait étrange, hors de la ville. Tout l'agressait, l'incommodait. Sans compter les piquûres de bestioles qu'elle ne voyait même pas et la peur permanente à l'idée que des loups ou des sangliers pouvaient s'attaquer à leur campement de fortune, abandonné par des soldats plus aguerris que leur troupe.

Le côté pratique, c'était qu'ils avaient trouvé des tentes dressées. Quant aux éclaboussures de sang, çà et là, il fallait faire semblant de ne pas les remarquer.

Alix tremblait comme une feuille sur le point d'être arrachée à un arbre par un vent d'automne. Solide comme un roc, Brutol ne la rabrouait pas.

L'ancien gladiateur devait cacher une âme blessée. Il avait vu trop de massacres, alors il se taisait. Alix glissait sa main dans la paluche du grand gaillard. Était-ce le garde du corps de Chloë qui réconfortait la couturière sans charme, ou bien ce petit bout de femme qui donnait à Brutol le sentiment d'être important aux yeux de quelqu'un ?

Sans doute les deux.

Chacun cherchait son salut dans ce cortège audacieux.

Les cicatrices étaient multiples. Personne n'était indemne.

Il fallait une quête pour surmonter l'absurdité d'un monde en train de s'effriter. Pourri à la racine. Corrompu ?

Alexos refusa la fatalité. Il croyait en l'amour ; tout n'était donc pas perdu. Le Parnès était intact, haut dressé vers les cieux.

Hodie : Athènes ; mardi 5 septembre 2017, 19 h

Un petit corps était recroquevillé sur les marches de la cathédrale de Denys l'Aéropagite. Intrigant. Aucun mendiant n'aurait dû s'aventurer derrière les grilles fermées.

Il s'agissait d'un enfant. Prostré sous la deuxième des cinq voûtes blanches néo-classiques, en partant de la gauche.

Avait-il voulu s'abriter ? Il ne pleuvait pas. Le jeune croyant était en prière, peut-être.

La position paraissait inconfortable : ses genoux devaient souffrir, ainsi posés sur l'arête d'un degré. Pourquoi ne pas s'asseoir sur un banc ?

L'archidiocèse d'Athènes proposait une soupe populaire à dix-huit heures trente, puis les prêtres devaient verrouiller le portail pour la nuit.

Le Père Nysos accomplissait sa tâche avec ferveur et dévouement. La session venait de se terminer. Les commensaux étaient repartis vers leur camp de fortune. Pour la plupart, c'étaient des sans-abri.

Au cours de son inspection de routine, Nysos surveillait les lieux, récoltait les dons pour les démunis et récupérait les offrandes pour les cierges. Les bougies achevaient de se consumer, emportant les prières des chrétiens jusqu'aux oreilles de Dieu.

Le prêtre sortit de la cathédrale pour regagner son presbytère. Il découvrit le mendiant.

— Pourquoi n'es-tu pas venu à la distribution ? Mon enfant, ne reste pas là, lui conseilla-t-il.

Aucune réponse. Il insista :

— Il reste peut-être à manger. Contourne le bâtiment. L'accueil des pauvres ne se fait pas rue Panepistimiou. C'est à l'arrière.

Toujours pas de réaction.

— Allons, mon garçon. Tout va bien ?

L'inquiétude le saisit.

Il s'approcha du petit tas de vêtements qui lui tournait le dos. Contremarques d'un style sportif. Haillons sales. Le même devait faire partie des migrants venus d'Albanie ou de Roumanie. Poussés par la misère, ces gens se livraient à tout un tas de commerces dégradants. Les jeunes mendiaient, ou volaient. Quant aux filles...

Bouffée de compassion.

D'une capuche rabaissée sur la nuque, plissée, émergeait une touffe de cheveux noirs, aux boucles désordonnées. Le tissu était imprégné de crasse presque solidifiée. L'enfant devait avoir la figure contre la terre.

— Tu as besoin d'aide ?

Aucune réponse.

La main du prêtre se posa sur l'épaule de l'enfant, tout doucement.

— Eh, je te parle !

Il secoua la poupée de chiffon.

Puis laissa échapper un hurlement obscène,

une réaction viscérale. L'homme en soutane avait fait vœu de garder espoir, mais là, sa confiance en Dieu vacillait.

Car la tête de Spartacus avait roulé sur son épaule pour basculer dans le vide, se détachant presque, seulement retenue par la capuche dans un angle inconcevable.

Pas d'effusion de sang. Impossible ! Le même avait été égorgé si profondément qu'il en était à demi décapité.

Les doigts poisseux, le prêtre refusait de lâcher le petit pantin désarticulé. Il s'y accrochait comme s'il avait pu réparer l'irréparable.

Dans ses sanglots de détresse, de la morve coula jusqu'à son menton rasé de près. L'homme de Dieu coucha la victime en position fœtale, sur une marche de l'escalier menant à un ciel désolé.

Le petit cadavre était encore tiède et souple.

— Mais... comment ?

Déni violent.

L'âme du gamin avait abandonné son corps. Spartacus n'était que silence et mort. Ses cordes vocales avaient été arrachées. La trachée exposait une cavité béante.

Cette scène hanterait le religieux durant des années.

** **

— Kostas ? Tu veux pas aller ranger mon mug de café ? Tu seras gentil.

Le flic qui exigeait l'asservissement du Psari avait l'habitude de se conduire de manière infecte. Mais dernièrement, c'était pire.

La jeune recrue du commissariat laissa son collègue finir sa diatribe, affichant un air de mépris.

— Bientôt l'apéro time. Bon, je dois me casser. Fais le ménage ! Tu sais où je pose ma tasse ? Mon casier est pile sous le poster de Jessica Alba. J'adore cette actrice. Son père, John Aniston, est d'origine grecque. Pour moi, cette fille résume ce que la mondialisation transmet de meilleur. L'Amérique et la Grèce réunies. Mais tu peux pas comprendre : t'es pas sensible aux beaux nibards.

C'était une autre façon de le traiter de pédé. Kostas inspira un grand coup. Comment faire ravalier sa haine à un moins que rien ? Le rendre tolérant, l'éveiller ?

Le type était velu comme un singe ; petit et râblé, il avait le teint bistre et le nez busqué. Résultat d'un métissage entre un père arménien et une mère macédonienne. Mais la mentalité n'avait rien à voir avec les origines. Un con restait un con, peu importe d'où il venait.

Kostas serra les poings. La violence pouvait-elle être une solution ? Alors qu'il se demandait si une bonne raclée lui coûterait son poste, on vint à sa défense. C'était nouveau. Kostas apprécia. Preuve qu'il était en train de trouver sa place au Tmima.

— Mat, ta gueule. Garde ça pour le bistrot.

Chrys débarqua à ce moment et surenchérit :

— Tu veux que je t'en donne, des corvées à faire, Mattias ?

Mine renfrognée de l'homophobe en mal de larbin.

Kostas balaya la pièce d'un geste de la main, comme pour passer l'éponge. Ils avaient mieux à faire que d'apprendre la politesse à des imbéciles.

De la cellule, au bout du couloir, fusaient des jérémiades.

L'endroit avait été repeint en bleu azur, après l'incident traumatisant dont personne ne voulait plus parler. La mort de Vic, alors qu'il surveillait les cellules. Cela aurait pu arriver à chacun d'entre eux. Le Nouvel An, entaché par cet attentat meurtrier, avait marqué les esprits.

Dans la geôle, le SDF accusé d'être le Tueur au loup se lamentait : le procureur avait fait piquer son chien.

On prétendait qu'il était coupable de la vague d'agressions qui avaient semé la mort, sous prétexte que les victimes avaient été saignées.

Mauvais endroit, mauvais moment.

Le gars encaissait et son clebs avait été sacrifié sur l'autel de la population haineuse, dupée. Pauvre original, dont l'animal avait été diabolisé.

Georgia comme Chrysostomis le savaient. Les Kopolis étaient intouchables, alors on se rabat-tait sur du menu fretin ou des marginaux sans alibi, par opportunisme. Histoire de ne pas faire

de vagues en politique.

Les flics avaient payé à chaque fois qu'ils s'étaient approchés trop près de la vérité.

Kostas les avait rejoints. Désormais, le trio serait soudé. À la vie, à la mort.

Il fallait commencer par rectifier les règles. Quelques précisions s'imposaient, tout compte fait.

— Kostas n'est pas ton esclave, Mat, décréta Chrysostomis. Comme Georgia n'est pas votre Schtroumpfette. Les gars, va falloir arrêter de vous comporter comme des connards.

Grommellement peu audible. S'opposer ouvertement à un type bodybuildé comme Chrysostomis était une mauvaise idée. La plupart le reconnaissaient. Ceux qui étaient sensés, en tout cas.

— Ouais, c'est bon. On rigole, Chrys, obtempéra le plus âgé des deux flics qui chambraient le Psari un instant plus tôt.

Le teigneux surnommé Mat n'eut pas la sagesse de s'arrêter :

— Oui. Faut nous comprendre. Y a qu'une femme et un pédé dans le service, et c'est toi qui hérites des deux. Tu as la part belle, et nous, y nous reste que dalle !

— Tu insinues quoi ? s'énerva Chrys.

La moutarde lui montait au nez et son visage se congestionna, alors que ses mains tremblaient.

— T'es comme un coq en pâte, Chrys. Des fois,

tu te pointes en milieu d'après-midi, et personne te dit quoi que ce soit. Tu dédommages tes équipiers en nature, c'est ça ?

La voix de Kostas grimpa dans les tours.

— Retire ce que t'as dit, ordure !

Il poussa Mattias contre le mur.

— Ne me touche pas, couina le facho, comme s'il allait être agressé sexuellement.

Une main sur les parties, il protégeait ce qui lui tenait lieu de cerveau. Exposant tout le reste.

Chrysostomis approcha, écarta Kostas, et écrasa son poing sur le nez de son collègue. Craquement sonore. Mauvais présage. Le pif de Mat se mit à pisser le sang et le policier blessé se répandit en gargouillis pathétiques.

— Tu t'es chopé le chambranle de la porte, Mattias ? décréta Manolis Niagas.

Il venait de débouler au Tmima, stoïque face au désordre de ses troupes. Remarque sarcastique, dans un calme olympien.

— Faut faire un peu plus gaffe. Va nettoyer ça.

— Mais... protesta le flic, humilié et blessé.

Goût métallique dans sa bouche souillée. Il crachota. Pesta.

— Tais-toi, reprit le capitaine du commissariat. T'as l'air d'un con et tu vas avaler ton propre sang.

Manolis avait mouché Mat. Il enchaîna, puisqu'il n'était pas là pour ça :

— Chrys, Kostas, magnez-vous. J'appelle Gigi. On a besoin de vous trois.

Georgia reprenait son travail au Tmima, après un séjour sous antidépresseurs. Chrys, lui aussi, était passé par cette épreuve.

Mieux valait faire comme si tout le monde s'était vu hier, au-lieu de tergiverser sur le moment propice pour retrouver ses fonctions.

Eugène était sauf. La crise était derrière eux.

Georgia se sentait prête à en découdre de nouveau.

Saluée par ses collègues à son arrivée, l'inspectrice hocha la tête. Personne ne savait de quoi il retournait. Kostas chercha son carnet de notes et de croquis, Chrys rouvrit le tiroir fermé à clé où il avait déposé son holster pour la nuit et s'arma.

Gigi attrapa le trousseau de clés de la Xantia et demanda :

— Chef, on va où ?

Manolis chatouillait sa moustache de l'extrémité de ses doigts, se donnant une contenance, alors qu'en réalité il se sentait chamboulé. Il soutenait toute cette bordélique marmaille qui composait ses rangs. Il les aimait, bien sûr, mais Dieu, comme ces flics étaient épuisants. Une vraie cour de récréation.

Contraste flagrant avec le sérieux et l'abnégation qu'allait exiger la situation.

— On part pour l'église catho. Cela vient de se produire. Il faut agir quand la piste est encore chaude.

Niagas fit encore remarquer :